

61^e CONGRÈS - TABLE RONDE

Huguette Lamontagne

Enseignante, école secondaire Les Etchemins, Charny (Québec)

Qu'est-ce que la culture? Jusqu'où l'école peut-elle aller dans l'appropriation de celle-ci par les élèves? Le personnel enseignant est-il bien outillé pour transmettre un des nombreux visages qu'emprunte la culture? Quelle influence la famille et la société ont-elles sur l'acquisition de notions culturelles? Le programme scolaire, renouveau pédagogique ou pas, est-il destiné à hausser le niveau culturel des élèves ou à leur inculquer les connaissances avec lesquelles, espérons-le, ils élaboreront des compétences?

Ces questions méritent réflexion. Je vais donc me prononcer à travers le prisme de mes observations.

À mon avis, il faut distinguer les habiletés de base, qui doivent faire partie du bagage de connaissances de chaque élève, des notions culturelles, qui ratissent un peu plus large et qui alimentent un niveau supérieur de l'intelligence humaine. L'élève est obligé d'apprendre un minimum de concepts puisqu'il est, en bout de ligne, évalué sur sa rétention et sur l'usage qu'il peut faire des notions vues. Ainsi, l'élève doit comprendre un texte pour être capable de résoudre un problème en science. Il doit donc dépasser la reconnaissance des mots, le décodage, pour que le problème acquière une réalité, qu'il puisse le comprendre et le résoudre. C'est le côté utilitaire de la lecture.

Par contre, si on titille un peu la curiosité de l'élève, il peut alors lire, sans être obligé, un texte, pour le plaisir d'apprendre davantage. C'est alors que nous entrons de plain-pied dans le domaine culturel.

Cette culture existe dans tous les domaines, même si on a tendance à y associer celui des arts.

Quel est alors le rôle de l'école? Celui de la famille? Celui de la société? Je pense que la curiosité, cette qualité qui nous pousse à trouver des réponses aux questions que nous nous posons ou une explication aux phénomènes que nous observons, est alimentée par le milieu familial en premier lieu. L'école ne fait que renforcer cette attitude. Le jeune enfant à qui on aura fait vivre des sorties au théâtre, des voyages, des visites de musées ou d'expositions, des excursions, arrivera à l'école avec un bagage de connaissances qu'il aura tendance à augmenter : la plupart du temps, il sera plus perméable aux valeurs véhiculées par l'école, car il y reconnaîtra les valeurs familiales. Le contraire est, hélas, souvent vrai : un enfant qui n'a pas été en contact avec des valeurs culturelles dans sa famille est peu porté vers celles-ci puisqu'il n'y reconnaît pas son milieu de vie. Famille et école sont donc complémentaires... pour le meilleur et pour le pire!

Qu'en est-il à présent de la société? Ici, il faut réfléchir à deux niveaux : celui des médias, qui lancent des modes, et celui des masses, beaucoup plus lentes à réagir. On sait tous que le but des médias, qu'ils soient de la presse écrite ou parlée, est d'engranger le plus de profits possible. Or, qu'est-ce qui retient l'attention du public : une bonne nouvelle ou une odeur de scandale? Poser la question, c'est en même temps y répondre! C'est ainsi que les médias deviennent aussi des passeurs de valeurs... discutables : qu'on pense seulement à la

promotion d'activités artistiques de très mauvais goût comme cette robe exposée au musée, fabriquée de morceaux de viande, ou dans un autre registre, l'hypersexualisation des filles ou la banalisation de la pornographie.

Quant aux masses, elles n'osent pas toujours se prononcer face au ridicule de certaines situations : peu de gens se sont élevés contre la somme astronomique payée par le Musée des Beaux-Arts à Ottawa pour la peinture « Voice of Fire »; plusieurs millions pour trois bandes de couleur. Il faut avoir du culot pour présenter cette « œuvre » avec fierté. Les masses sont profondément conservatrices, mais elles ont peur d'afficher leurs valeurs de peur d'être rétrogrades. Elles cautionnent bien involontairement alors par leur silence certains dérapages culturels.

Je m'interroge aussi sur la préparation adéquate des enseignants face au volet « animation culturelle » de leur travail. Un baccalauréat en enseignement assure un minimum de connaissances mais est-il suffisant pour transcender la matière enseignée et donner le goût aux élèves d'aller plus loin et de se dépasser, d'apprendre pour le plaisir d'apprendre? Je dois malheureusement répondre « non » à cette question, non pas que je juge le personnel enseignant ignare, loin de là! Je dois constater que ce « don » de stimuler les élèves est relié à la personnalité plus qu'au diplôme... et cet aspect du travail n'est pas inné et ne s'apprend pas non plus. Comme dit l'expression populaire : on l'a ou on ne l'a pas! Et là encore, même si l'enthousiasme est au rendez-vous, l'environnement ne permet pas toujours de favoriser les projets particuliers porteurs d'ouverture culturelle.

Pour terminer, je mentionnerai que peu importe la bonne volonté de l'école et celle de ceux qui y oeuvrent, l'acquisition d'un certain niveau de culture est tributaire de nombreux facteurs sur lesquels l'école n'a que peu d'influence.